

battements de ses artères, il concentrait toutes ses facultés dans celle de l'ouïe. Soit réalité, soit erreur de son imagination surexcitée par la calomnie, par la vue de celui qui en était l'auteur, il crut entendre un mot, un seul; mais clair, aigu, mortel comme le sifflement d'une flèche empoisonnée. C'était le mot : *Assassin !*

Il se leva, comme eût fait un ressort d'acier, pâle comme un spectre, les dents serrées, effrayant à voir : il écarta d'Assas qui cherchait à le retenir, et alla droit à de Biarge.

« Vous êtes un sacré calomniateur, lui dit-il. Je mourrai, soit ! mais avant, je vous tuerai ! »

Il le siffla.

Aussitôt, vingt épées sortirent du fourreau ; les officiers d'Auvergne et de Piémont, qui étaient disséminés dans le jardin, accoururent tous ; la Lust-hauss se remplit de tumulte. Ceux des assistants qui étaient désintéressés dans la question s'écartèrent avec effroi, renversant les tables et les chaises, et formant un vaste cercle qui allait dévenir le théâtre d'un engagement général. « Arrière, messieurs, cria de Lourmel d'une voix tonnante, nous sommes devant l'ennemi ; nul autre que monsieur et moi n'a le droit de tirer l'épée... il y va de la vie, entendez-vous ! »

D'Assas, de Montéclar et quelques autres se jetèrent entre les deux partis, et parvinrent à faire rentrer les épées au fourreau.

L'insulte de part et d'autre était trop grave pour songer à un retard. Derrière la Lust-hauss s'étendait un petit verger entouré de haies, discret comme une tombe et propre de toute façons à servir de champ-clos. Les deux adversaires et leurs témoins s'y rendirent aussitôt ; on mesura leurs épées qui se trouvèrent de même longueur ; ils mirent habit bas et tombèrent en garde.

Il y eut un moment d'anxiété solennelle. On n'entendait que le froissement du fer contre le fer. Les témoins respiraient à peine, et se sentaient pleins de cette pitie profonde qu'on éprouve pour celui quel qu'il soit qui va mourir. Les deux minces carrelets se suivaient, se tordaient, s'enveloppaient comme deux serpents au soleil.

Les yeux ardents, les veines du front gonflées, de Biarge attaquait avec l'aveugle impétuosité que donne un ardent désir de vengeance. Henri, impassible comme le châiment, restait calme devant cette colère ; il suivait des yeux la pointe au devant de sa poitrine, parant par des contres, sans jamais s'écartier de la ligne, et attendant qu'une faute de son adversaire lui permit d'attaquer à son tour. Enfin, sur un coup de seconde, porté avec une incroyable furie, il lia le fer, se fendit, et son épée disparut jusqu'à la garde dans la poitrine de Biarge.

Il se releva, jeta son arme sanglante, regarda d'un œil sec le corps qui, tombé sur la face se débattait dans les dernières convulsions de lagonie, et, se tournant vers les officiers d'Auvergne, il leur tendit ses deux mains qu'ils serrèrent à l'envi. Mais il y eut alors un moment de trouble et de confusion indicible. Tous voyaient combien la position du jeune comte était grave. La loi martiale est impitoyable ; il avait encouru la peine de mort. Une prompte suite était le seul moyen de s'y soustraire : chacun lui conseillait, lui faisait ses offres de service, le suppliait de ne pas différer. Il fallait se hâter, trop de monde avait été témoin de ce duel pour qu'il pût rester secret même un instant.

En effet, il était déjà trop tard. M. du Roure, major au régiment de Normandie, entra dans le jardin de la Lust-hauss, à la tête d'un piquet de soldats. Il alla droit à Henri, qui était resté calme au milieu du tumulte comme devant la mort. « Votre épée, lui dit-il,

— La voici, monsieur, dit Henri en lui montrant l'arme qui était encore auprès du corps inanimé de de Biarge ; sur mon honneur, c'est la première fois qu'elle se teint de sang français. D'Assas, ramassez-la, je vous prie, je ne veux plus y toucher. »

VII.

Sur l'ordre de M. de Boisclaireau, qui commandait la place, Henri fut conduit à son logement, où il devait garder les arrêts, en attendant que le major-général eût donné des ordres à son égard.

D'Assas resta près de lui.